

Le temps de l'arbre

Florence Le Maux



Le temps
de l'arbre

Florence Le Maux

EXPOSITION

Du 19 mai au 31 octobre 2021

Le temps de l'arbre n'est pas celui de l'Homme. Les fougères ont entendu le bourdonnement des insectes géants du carbonifère et les effrayants dinosaures du Jurassique. Le plus vieil arbre du monde date du temps de la construction des pyramides d'Égypte. Face à l'arbre, l'humanité est toute nouvelle, et son existence représente un battement de cil à l'échelle de la vie végétale. Pourtant, immobile, immuable, complètement intégré à notre environnement, l'arbre disparaît souvent à notre regard. On ne le voit pas. On ne s'intéresse à lui que lorsqu'il paraît menaçant. Trop grand, trop vieux, jugé trop dangereux, il est devenu l'ennemi n°1 des places publiques, des cours d'école et des routes.

Pourtant, depuis quelques années, les connaissances sur les arbres ne cessent de s'accroître et de nous surprendre, voire de nous émerveiller. Les scientifiques nous font découvrir le fonctionnement des arbres, leur communication, leur mémoire. Dans un contexte écologique particulièrement inquiétant, l'arbre apporte des réponses, partielles certes, mais en tout cas une source d'espoir dans un avenir bien incertain.

Le travail de Florence le Maux entre parfaitement en résonance avec cette nouvelle approche du végétal qu'elle explore depuis des années. Et le révèle, sans ostentation, dans la justesse d'un regard sensible : empreintes de feuilles, moulages d'écorces, estampages de bois coupé, son travail nous conte le temps des plantes, leur croissance, leur gigantisme parfois. Son matériau de prédilection est le papier. Végétal lui aussi, il donne une seconde vie à ses congénères, les fossilise, garde leur mémoire, avant qu'ils ne retournent à la terre nourricière pour un nouveau cycle de vie. De la racine, souvent oubliée, au bourgeon apical... Le temps de l'arbre est peut-être aujourd'hui arrivé, au moment même où les derniers grands sages de la planète, comme les grands pins de Californie, s'effondrent. Florence le Maux nous plonge au cœur même du végétal, nous incite à le voir, à le considérer.

Depuis plusieurs années, je travaille à partir du matériau papier, j'explore les variations infinies de cette matière, à la fois fragile et solide qui évoque à mes yeux une forme d'analogie avec la vie même. J'aborde ce support d'impression sensible sous de multiples formes : en impression, estampage, empreinte, en moulage associé à la terre.

A partir de ces pratiques d'empreinte, j'essaye de capter les états fugaces de la matière, les passages du temps à l'œuvre.

Ayant fait le choix de m'installer à la campagne, il y a quelques années, ma démarche s'est orientée en lien avec la nature. L'univers des formes végétales m'inspire particulièrement.

La relation du papier au règne végétal dont le papier est issu, s'est élaborée assez «naturellement».

Florence Le Maux



Série des Séquoias

Pendant plusieurs années, j'ai travaillé dans un atelier situé dans l'enceinte du château de Boutavent, lieu riche en histoire, situé sur les hauteurs de Cluny. Ce lieu «hors du temps» possède un parc magnifique composé d'arbres centenaires, d'essences multiples (cèdre du Liban, pins noirs d'Autriche, tilleul cendré, gingko biloba...).

Ce cadre extra-ordinaire et la compagnie de ces arbres majestueux ont inspiré mes recherches d'empreintes sur les écorces : les empreintes du Séquoia ont été réalisées sur une coupe ancienne d'une quarantaine d'années, depuis disparu.

Cette série des Séquoias est très emblématique du travail de Florence le Maux : un estampage direct puis un travail tout en finesse pour révéler les cernes qui eux-mêmes nous content une histoire, celle du temps. Véritable machine pour remonter le cours des ans, physiquement, méthodiquement, ce graphisme fort évoque le voyage, par ces contours, ces dénivelés, comme une carte routière. C'est pourtant dans la série suivante, intitulée Territoire que Florence le Maux évoque cette analogie.

Séquoia - Pigments naturels sur papier - 2016 - 150 X 160 cm



Territoires

Ces recherches explorent le papier sous un autre aspect : le papier froissé, encollé par plis successifs et un travail sur la matière picturale, réalisé à l'aide de pigments naturels.

Ces solides conçus avec du fragile se jouent des apparences, leur matière semble dense et se révèle légère au toucher... Ces peaux de papier évoquent des cartographies, réminiscences de territoires incertains.

L'écorce, comme la peau, révèle une histoire individuelle. Les rencontres, les souffrances, l'âge... L'anthropocentrisme n'est sans doute pas une bonne façon d'aborder le végétal car il faut reconnaître sa complète altérité. Mais n'oublions pas non plus qu'une partie de notre patrimoine génétique est commun avec celui des plantes. Les scientifiques ont identifié un organisme appelé LUCA (Last Universal Common Ancestor) dont sont issues toutes les espèces vivantes, il y a un peu plus de 3,5 millions d'années. Qui nous relie donc aux plantes et à toutes les autres espèces animales.



Crédit photo : Claudius THIRIET

«Éloge des vagabondes»

«Éloge des vagabondes» est le titre d'un ouvrage de Gilles Clément : jardinier-poète, écrivain-paysagiste... l'auteur, inventeur du concept de «jardin planétaire», souligne le caractère fécond du nomadisme des plantes ; parties à la conquête des continents, au gré des vents, des migrations humaines et animales, elles ont favorisé la biodiversité de ce vaste «jardin en mouvement» perpétuel.

Ces belles voyageuses, souvent qualifiées de mauvaises herbes, ont trouvé refuge dans les terrains en mutation, entre friches et talus – c'est en ces lieux, abandonnés, en jachère, mais aussi, dans le creuset fertile des composts, que j'aime aller glaner leur parure fanée.

Loin d'une approche botaniste savante, à travers ce travail d'empreintes sur papier, je tente de restituer la beauté fragile et fugace de ces herbes, un peu rebelles dans leur façon ténue et têtue à la fois, de porter leur bagage léger, hors des sentiers balisés, des frontières, que l'humain se plaît à inventer.

«Mauvaise herbe» : celle qu'on ne trouve pas dans un jardin «propre». Les nouvelles approches agronomiques nous permettent de porter un autre regard sur les plantes et la biodiversité. Les chercheurs parlent aujourd'hui de plantes adventices ou bio-indicatrices. Ces dernières révèlent les excès et/ou les carences du sol mais aussi sa pollution, son état de compactage... Par une observation avertie des plantes et des organismes alentours, on peut faire un bilan assez fiable de l'état du sol.

Vagabonde - Collage monotype et technique mixte - 2012 - 62 X 158 cm



Sous l'écorce (Armillaires)

J'ai toujours été captivée par ce qui se passe sous l'écorce. Enfant, je relevais déjà par frottage l'écriture mystérieuse des insectes xylophages.

Les filaments d'armillaire se remarquent à l'automne dans les sous-bois humides, ils se déploient sur les arbres tombés lorsqu'ils ont déjà entamé leur lent processus de décomposition.

J'ai essayé à travers une série de gravures monotypes de capter la trame fragile de ces réseaux de dentelle noire. J'ai lu quelque part, que l'on appelait parfois ces champignons «la mort rampante» sans doute parce que leur colonie se développe sur le bois mort et aussi sur le bois vivant en tant que parasite qui peut envahir les tissus d'arbres malades ou affaiblis - par un stress hydrique grave, des blessures, une brûlure par la foudre, fente de gel, décollement de l'écorce dû au balancement de l'arbre dans une forte tempête, etc.

Avant d'être visible par ses carpophores (partie visible du champignon), cet organisme produit parfois au niveau du collet, entre l'écorce et le bois, un mycélium très caractéristique prenant la forme d'une peau élastique, douce et très solide, à légère odeur de champignon. Complètement invisibles pour la plupart d'entre nous, ses étonnantes structures sont ici dévoilées par Florence le Maux, qui met en valeur leur développement en résille. L'art n'est-il pas de rendre visible l'invisible ?

Sous l'écorce (Armillaires) - Monotype sur papier
- 2015 - 50 X 150 cm



Feuille à feuille

Jeu d'analogie entre la feuille végétale et le papier, la série Feuille à Feuille débutée en 2004, est à l'origine de ce travail d'impression sur papier.

Les gravures sont réalisées à partir de monotypes de végétaux, encrés à l'huile et imprimés directement sur le papier, à l'aide d'une presse à bras. En grande majorité, ce sont des compositions uniques, non reproductibles, élaborées selon différents passages d'encrage sous la presse.

La présence de ces feuilles tropicales est forte. Leur taille s'impose dans l'espace et nous impressionne, nous domine parfois. Cette captation directe de l'élément végétal sur papier nous ramène encore une fois à ce jeu de présence/absence des feuilles. Elles disparaissent à notre regard pour le temps hivernal, réapparaissent au printemps. Et se régénèrent perpétuellement. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le végétal n'a pas la dimension «sacralisée» que l'on accorde aux animaux dont la mort reste irrémédiable et inéluctable ? Pourtant, 70 % de la matière générée par les plantes pour leur développement provient de l'air et de la lumière. Ce qui tient presque de la magie...

Feuille à feuille - Gravure monotype, marouflée sur toile - 101 X 80 cm



Série des Soleils noirs

J'habitais un temps, au bord d'un vaste champ de tournesols, observant souvent leurs lourdes têtes solaires oscillant au fil des heures et des saisons. Comme toujours pour mes collectes, c'est après la récolte que j'aime aller glaner les vestiges de ces fleurs si somptueuses. Sèches, elles conservent en leur cœur des graines bien solides qui ont fait grincer les rouages de la presse lors de l'impression. La pression exercée a fait jaillir l'encre produisant cette *écriture* violente, spontanée qui a inspiré le titre de ces monotypes.

Cette série très graphique interroge sur la technique utilisée, tant les traits paraissent naître d'un mouvement, et non pas d'une pression verticale. Le tournesol a été domestiqué par les amérindiens et les mexicains qui l'utilisaient pour ses propriétés alimentaires, médicinales et tinctoriales. Les graines contenaient alors environ 20 % d'huile. Il faisait partie du mythe de la création chez les Onondagas (tribu amérindienne iroquoise) tandis qu'il était associé au dieu de la guerre Huitzilopochtli chez les Aztèques. Peut-être est-ce la raison de ce résultat très étonnant de la mise sous presse de ces tournesols ? Les plantes et les hommes ont des relations très fortes et parfois inattendues...

Soleil noir - gravure sur papier - 53 X 78 cm



Arbres et Palimpsestes

Cette recherche sur laquelle je reviens depuis quelques années au fil du temps est indirectement inspirée par les motifs d'arbres dans les images médiévales. Le rendu des feuillages m'a toujours particulièrement intéressée avec leurs feuilles souvent représentées plus grandes que «nature». elles semblent prendre naissance directement à partir du tronc, formant parfois des sortes *d'arbres-feuilles*.

Les fresques médiévales me touchent par les traces que le temps a opérées sur elles, par ces processus d'effacement qui révèlent les repentirs, le travail du dessin, sous la couche picturale dégradée. La présence *en absence* de ce motif résonne en moi avec la persistance de souvenirs enfouis.

La visite des collections du Petit Palais d'Avignon en février 2020, juste avant l'épisode de confinement, a enclenché un nouveau processus de travail.

Autour de la notion du fragment, j'ai travaillé mes compositions par collages en destructurant des gravures sur bois et des dessins réalisés quelques années auparavant.

Faisant écho au travail de la mémoire qui recompose sans cesse la trame de nos souvenirs, cette approche constituée de réminiscence, de traces, davantage que par le fruit d'une observation directe du sujet, a donné naissance à des sortes de *palimpsestes*.

Au Moyen Âge, l'arbre possède une très forte connotation symbolique : celle de la continuelle régénérescence du monde vivant ; et aussi de la transcendance qu'il évoque par sa verticalité permettant des relations souterraines, terrestres et célestes. Il a aussi le privilège d'être en relation avec les quatre éléments : l'eau de sa sève, la terre où il plonge ses racines, l'air dans lequel baigne sa cime, le feu qui jaillit quand on frotte deux morceaux de son bois. Il exprime ainsi de manière emblématique le désir de relation qui existe entre l'Homme et la divinité aussi bien que celui d'unité qui régit l'harmonie du cosmos.



La Peau du cèdre

Cette sculpture est née de la chute d'un grand cèdre, au milieu du jardin, arraché lors d'une forte tempête, fin 2019. Le choc est violent. L'arbre gît longtemps à terre.

L'épisode du confinement arrive et je décide au printemps 2020 de m'embarquer dans une aventure empirique : réaliser un moulage en papier d'une partie du tronc ! Débute alors un long processus de travail...

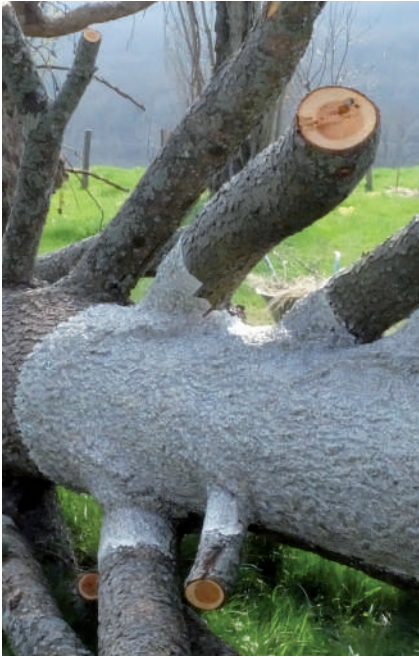
L'arbre n'est plus, mais cette peau de papier, comme une vaste dépouille conserve l'empreinte de sa présence.

Vers 1734, le botaniste Jussieu ramenait les deux premiers cèdres de France, bien qu'ils aient été introduits en Angleterre un siècle plus tôt. Les cèdres viennent du bassin méditerranéen et de l'Himalaya. Les arbres voyagent en même temps que les déplacements humains. L'introduction des arbres, d'abord utilitaires (comme le figuier, le noyer ou le cerisier), débute avec les conquêtes romaines : les Romains ramènent le cerisier du Pont-Euxin, le pommier et le noyer de Grèce où ils avaient été implantés. Elle se poursuit au temps des Croisades. Les Croisés ramènent, avec les reliques saintes, le pêcher et l'oranger, dont les fruits étaient connus et constituaient un signe de richesse. L'implantation d'arbres exotiques s'accélère avec les grandes expéditions maritimes à partir du XVII^e siècle, non seulement pour leur aspect utilitaire mais aussi pour leur aspect décoratif.

Certaines plantes exotiques, comme la Renouée du Japon, plante pionnière particulièrement invasive pose aujourd'hui de sérieux problèmes de biodiversité.

La peau du cèdre

- Moulage, papier, pigments, graphites- 250 x 95 - 2021



Credit photo : Claudius THIRIET



Série Peaux de papier

Le Papier, comme une peau, capte les états fugaces de la matière. De la terre à l'arbre, de l'écorce au papier... La série intitulée Peau de Papier explore depuis plusieurs années les jeux de correspondance entre le papier, fruit de l'histoire humaine et le végétal, dont il est issu...

Peaux de Papier 2017 - 2020

La peau écorcée, comme scarifiée par les traces d'outils laissées dans la chair de ces grandes dosses de bois, m'a inspiré ces moulages réalisés à partir de papier. Le papier murier est collé par couches successives. Le travail graphique et pictural est effectué à l'aide de craies et de pigments naturels.

L'écorce constitue la carte d'identité d'un arbre. Elle renseigne sur son âge, son essence, l'environnement dans lequel l'arbre se trouve (en fonction des lichens et champignons qui le recouvrent) et sur sa santé. Ce manteau épais de quelques millimètres à plusieurs centimètres selon les espèces, est vital. Il protège le cambium, couche mince, fragile, elle-même divisée en deux couches, l'aubier, vers le centre du tronc, et le liber, vers l'extérieur. Un arbre peut survivre avec un cœur en décomposition, du moment que le cambium est intact. Une écorce arrachée, c'est une blessure atrophiante qui peut mettre en péril la santé de l'arbre.

Peaux de papier

- Moulages, papier, pigments - 180 x 130 cm - 2017-2020



Peau de papier

Comme souvent dans mon approche, l'aventure commence à partir d'une rencontre entre un lieu, un élément et l'envie de faire quelque chose avec. Ici c'est un grand robinier tombé depuis des décennies dans le parc où se tenait alors mon atelier qui a inspiré ce premier moulage en papier, réalisé à cette échelle.

Une rencontre d'un arbre tombé depuis des décennies et pourtant toujours présent...

C'est aussi le temps de l'arbre, le temps de sa décomposition, souvent très lente, en fonction des essences. Parfois, la souche continue à être alimentée par ses congénères, rendant la frontière entre la vie et la mort très poreuse et incertaine.

Peau de papier

- Écorce de robinier et moulage en papier, pigments, pulpe de papier -
340 x 50 cm env - 2012-2013



Pins rouges

Durant cette étrange période de «confinement» où nos déplacements étaient limités, j'ai travaillé dans l'environnement immédiat de l'atelier.

Un bosquet de pins rouges situé dans la forêt à proximité de la maison a inspiré ce travail d'empreintes réalisées in situ.

Travailler avec les ressources naturelles proches, partir du geste simple d'aller dans la forêt, juste accompagnée d'un petit matériel portatif : quelques pigments, du liant et de l'eau, est un des aspects les plus jubilatoires de cette approche du travail réalisé dans la nature.

Cette démarche nous ramène à l'essentiel. Du matériel de base, des gestes simples, une envie de créer... et surtout conserver un regard émerveillé et ouvert sur ce qui nous entoure. N'est-ce pas aussi le sens de l'art, et le rôle des artistes ?

Pin rouge

- Papiers, pigments et liants - 140 x 40 cm env - 2020



Terre papier

En prolongement de mon travail d'empreinte, j'ai mené également des expérimentations autour de la technique de la terre-papier composée à partir d'un alliage de cellulose de papier et d'argile (grès ou porcelaine). Ce matériau composite réunit les qualités plastiques de ces deux éléments : la légèreté du papier et la plasticité de la terre.

Les moulages présentés ici sont issus d'une série intitulés «Fantômes d'objets», s'est constituée d'éléments végétaux recouverts de fines couches de terre-papier à état semi-liquide. Ils ont ensuite été cuits à haute température (1280°) dans un four à bois. Sous l'effet de la chaleur, les végétaux se sont volatilisés. Il ne subsiste ensuite que ces enveloppes de terre, comme des fantômes des objets disparus.

Le bois s'est pétrifié, la confusion s'opère entre les règnes, les formes végétales et animales se confondent. Leur aspect fragmenté, cassé parle aussi de notre rapport au vivant et à la nature.

En résonance à ce travail d'empreinte en terre cuite, nous avons choisi d'associer quelques pièces de notre cabinet de curiosités. La pétrification de fougères ou de bois rentre directement dans l'univers de Florence le Maux. Nous avons choisi aussi quelques pièces sous-marines, tant leur aspect hybride nous rapproche des formes étranges des agaves pétrifiées, entre animal et végétal. Le corail est effectivement un animal qui vit en symbiose avec une micro-algue. Cette algue fait de la photosynthèse et transforme donc le CO₂ en oxygène, indispensable à la vie du corail. Viendrait-il idée au corail de tuer un jour son fournisseur d'oxygène ?

Fantômes d'objets

- Moulage de feuilles d'agave en terre-papier cuite - 2013-2014



Bois-papier

Les Bois-Papier s'inscrivent dans la filiation des «Peaux de papier», il s'agit ici de moulages réalisés en papier à partir de chutes de bois (prélevées sur le même lieu que les relevés de coupe).

Ces duos Bois papier proposent des jeux de correspondance entre les deux matières. Le bois devient léger comme le papier, dont il est issu.

Ces fragiles objets de quelques milligrammes, sont frappants par leur forte présence. Est-ce celle du papier, matériau fétiche de nombre d'artistes séduits par ses qualités intrinsèques ou celle du trompe-l'œil du bois ?

Bois-papier

- Moulages en papier de blocs de bois - graphite, bois - 2020



Remerciements :

Merci à la municipalité de Pont-de-Vaux
pour sa bienveillance et sa confiance.

Merci à la sympathique équipe du musée :
Cécilia, Valérie et nos stagiaires Louise et Manon (qui ne font pas que le café).

Merci à tous les acteurs des projets autour de cette exposition,
aux ramifications étendues et inattendues :
Isabelle Sangoy, les membres de la forêt gourmande notamment.

Commissaire de l'exposition : Nelly Catherin

Conception graphique : Karelle Lepoittevin (Pont de Vaux)

Achévé d'imprimer sur les presses de Bourgogne Imprimerie,
pour le compte du musée Chintreuil, mai 2021.



Musée
Chintreuil